Vendredi 22 février 2013 9h30 [GMT + 1]

NUMERO **296**

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

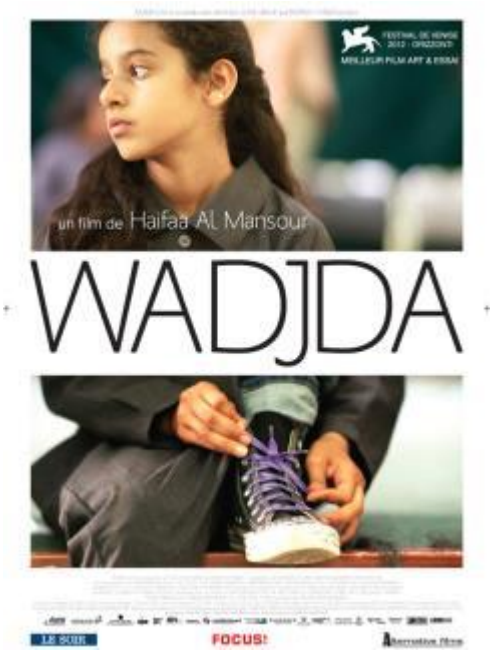
▪ LA VIE COMME ELLE VA ▪

Le désir et le droit

Par Pierre Stréliski

La jeune fille arrête sa course, elle regarde, à droite puis à gauche, sa prunelle noire pétillant d'une joie malicieuse. Elle est grande, frêle silhouette de gazelle juchée sur son grand vélo vert tout neuf, égayé aux bouts du guidon style *byker* de rubans multicolores. Elle a atteint en quelques coups de pédale vigoureux le bout de la vieille route

poussiéreuse, là où l'univers d'une couleur de craie, avec ses maisons suspendues dans un temps inachevé, dans le désert caillouteux peuplé des gens de son enfance, paysage biblique qu'écrase un soleil blanc, abouche le *motorway* qui longe la côte et mène à la capitale. La grand-route exulte de la modernité de sa circulation qu'on devine bruyante. Elle, la jeune fille qui a grandi, est au bord de ce nouveau monde, devant la mer qui luit. Elle sourit.



C'est la dernière image du film d'Haifaa Al Mansour *Wadjda*, primé à la Mostra de Venise en 2012 comme meilleur film Art et Essai, qui vient de sortir en salles en France.
C'est le premier film saoudien de l'Histoire. Il raconte l'histoire d'une écolière de la banlieue de Ryad qui veut un vélo. La religion wahhabite interdit aux femmes de faire du vélo. La petite fille parviendra à ses fins en se surpassant pour obtenir ce qu'elle désire. L'auteur est une femme saoudienne de 38 ans ; elle a réussi a tourner ce film, inspiré dit-elle par *Le voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica, en déjouant toutes les difficultés, avec la même détermination que sa petite héroïne. Elle délivre finalement un message optimiste sur le monde où elle est. Elle dit : « L'Arabie Saoudite est un pays conservateur. Je m'impose des limites dans le travail mais j'essaie toujours de les pousser un peu plus loin lorsqu'il s'agit de m'exprimer sur des sujets de société. Quand j'évoque des sujets qui me tiennent à cœur, tel que le problème des droits des femmes saoudiennes, je pousse les gens à engager le dialogue et je pense qu'ils apprécient. […] J'espère que le public saoudien comprendra ma démarche. Si un père saoudien voit le film et décide de donner quelque chose même modeste à sa fille, cela représenterait déjà beaucoup pour moi ».
Cette petite fille me rappelle une autre petite fille, cette image me rappelle une autre image, celle d'*Osama* la petite fille afghane qui se déguisait en garçon pour échapper à son sort de fille, dans le film terrible de Siddiq Barmak il y a quelques années.

Sans doute l'Arabie Saoudite n'est-elle pas l'Afghanistan et, entre les deux, y a-t-il eu le souffle libérateur du Printemps Arabe. Mais partout, le goût de la dictature « résiste » en effet. Le pouvoir phallique s'accroche aux lambeaux des vestiges du passé. Il brandit souvent la doctrine religieuse comme carcan d'un Ordre où se serrer. À ce moment là, la religion fait rage. « On ne subjugue pas ainsi les esprits, on les révolte », écrivait Voltaire.

La psychanalyse alors devient coupable de transgression, elle redevient cette vérité nue qu'il faut écraser, et c'est hier Rafah Nached qu'on embastille, et qui n'a rien à voir, absolument rien, avec Mitra Kadivar qu'on interne en hôpital psychiatrique. Idiotie d'un aveuglement barbare : ne sait-il pas qu'il ne peut pas endiguer le mouvement de la mer et que la vague qu'il croit être un caprice est une puissance plus forte que celle du sens qu'on prête à Dieu ?

Mais c'est aussi *mezzo voce* le combat d'arrière garde de ceux qui, dans nos vieux états, pensent encore avec le goût de l'Ordre classique. « Chaque ouvrage est un tout, la Nature travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte jamais : elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu. L'ouvrage étonne, mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits qui doit nous frapper. L'esprit humain, s'il imite la Nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, il établira sur des fondements inébranlables, des monuments immortels [1] ». Perfection du style de Buffon, perfection du triangle inscrit dans le cercle, beauté de l'Œdipe, confinement satisfaisant du monde dans le sens. L'Art y excelle, nombreuses sont les œuvres d'art dont la composition adopte cette forme parfaite. Fabienne Verdier, artiste peintre française toute imprégnée d'autres savoirs que ceux de notre culture « occidentée » décèle ce triangle dans *La Vierge à l'enfant* de Domenico Ghirlandaio et en déduit l'épure, ce qu'elle peint : un trait noir vertical : le phallus.

En lisant l'autre jour le dialogue amusant de Jacques-Alain Miller avec Confucius sur les mérites de la praxis par rapport à ceux de l'étude (*LQ* n° 283), je me disais qu'en effet il y avait Confucius, celui qui refuse les honneurs et continue de chercher, et qu'il y a aussi Boudha, l'Éveillé certes, mais qui est alourdi par le goût de l'ornementation. Bouddha et

[1] Buffon, De, Discours prononcé à l'Académie Française le jour de sa réception le samedi 25 août 1753.

son embonpoint, triangulaire lui aussi, qui ne peut pas penser un espace infini. À la tribune sur *l'action lacanienne* le 2 février, Jean-Paul Winter était un tel triangle érudit, normalement fermé à un savoir troué par un au-delà des frontières du livre.
Au fond, le débat houleux sur « mariage pour tous » ou « mariage pas pour tous » se superpose exactement, à une inversion prêt, aux catégories de la sexuation que dessine Lacan dans *Encore* : « Pour tout x » d'un côté et sa fonction du père, « réti-sens », comme l'écrit Lacan, bien plus que « résistance », et « Pas pour tout x » de l'autre, « inscription de la part femme des êtres parlant », qui ouvre un monde ouvert, illimité.
Et, s'il y a dans notre monde hypermoderne dominé par son discours capitaliste et l'inflation des lichettes de jouissance qu'il génère, un mouvement, une transformation du désir hier normalement moteur du sujet dans le lien au manque où il naissait, vers une jouissance revendiquée comme un droit pour traiter ce manque ; si, dans notre monde, « les désirs deviennent des droits » et deviennent matière à législation — et c'est une tartuferie de ne pas examiner cette réalité quelquefois encombrante en y opposant la désuétude d'un ordre œdipien —, il y a aussi des endroits du monde où justement cet ordre est féroce et où la question du sujet est encore celle de faire reconnaître ses droits au désir. Cela rend d'autant plus obscènes les zélateurs du père qui dans notre monde illimité veulent contenir le monde dans des frontières qui ont disparu. Cela s'appelle au mieux le protectionnisme, au pire cela est innommable.

Sans doute n'est-ce pas la même chose que le droit de désirer et que le désir d'un Droit, mais nous sommes dans un *interregnum*, dans ce moment où il existe un vide du pouvoir quand les Lois passées ne fonctionnent plus et quand les Lois futures ne fonctionnent pas encore. Cela donne quelquefois des cacophonies amusantes : une hôtesse de British Airways, condamnée en Angleterre pour le port d'une petite croix sur son uniforme, se voit rétablie dans ses fonctions par le tribunal européen des droits de l'homme qui condamne l'état anglais. Cela est plus effrayant quand les libertés sont muselées par une férule d'État.

La psychanalyse n'a jamais, depuis son début, été l'alliée de l'ordre établi ; elle est pour les Lumières et contre l'obscurantisme ; elle est l'amie de Wadjda la petite fille qui veut avoir le droit de faire du vélo dans un pays islamiste, elle est l'amie de Racha, elle est l'amie de Mitra, elle est l'amie des femmes qui se battent pour que leurs désirs deviennent des droits.

***

▪ ENTRETIEN ▪

Entretien avec Boris Charmatz

Par Frédérique Bouvet et Ariane Oger

MALIA

née le 14 février 2013 à Marseille

filleule de JAM

1/ Comment avez-vous choisi et travaillé avec les enfants de votre pièce *Enfant* ?

Quand je suis arrivé au Musée de la danse, un des premiers projets était *Petit Projet de la matière*, pièce d'Odile Duboc dans laquelle j'avais dansé… il y a longtemps. Anne-Karine Lescop, une danseuse de ce spectacle, a voulu monter une version pour enfant. J'ai eu un déclic en voyant les enfants sur scène, les yeux fermés, inventer des choses, improviser. Il y avait tout un jeu d'endormissement et je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire de cela.
Pour *Enfant*, les enfants ont entre six et douze ans. À la création à Avignon, ils étaient vingt-six, parfois en tournée, ils ne sont que dix. Avec eux, neuf danseurs professionnels adultes. Au départ, nous avons lancé un appel à participation et organisé des ateliers sur un mode ludique avec des jeux que l'on retrouve dans la pièce : faire l'avion, être tiré par les pieds, être transporté. J'avais pensé un spectacle dans lequel les enfants seraient comme endormis et les adultes les mettraient en mouvement, avec cette idée de susciter des impressions d'enfance : faire l'avion, être bercé, etc. Les enfants adorent ça ! Qui n'a pas rêvé de voler ? Ils s'y sont prêtés, mais au bout d'un moment ils voulaient à leur tour bouger les adultes, les manipuler. Alors j'ai retenu cette possibilité, je n'y avais pas pensé au départ. Cela a été comme ça pendant tout le travail avec eux : des choses apparaissent, se déplacent, surgissent. Et ce aussi pendant le spectacle. Je laisse une place à ce que les enfants auront décidé ce soir-là, à la façon dont ils vont réagir. Avec les enfants il y a toujours une part d'improbabilité, de non maîtrise, même si cela a été travaillé avant. Ils mettent en danger la chorégraphie. On ne sait pas où on va avec eux. Ce que fait Emma avec tel danseur adulte ce n'est pas ce que fait Elio avec tel autre danseur. On tisse des mouvements avec les enfants, des liens aussi. Il y a quelque chose qui se singularise dans la rencontre et dont on ne peut ne pas tenir compte. Cela fait partie intégrante du travail et du spectacle et concourt à l'interprétation. C'est un spectacle avec des enfants et pas pour des enfants.

2/ Le choix d'un titre, d'un nom pour une pièce est important, pourquoi *Enfant* au singulier et sans article ?
Dans une pièce précédente, *Régi*, l'idée de l'enfance était déjà là, mais cachée ; là *Enfant*, c'est ça, c'est une idée de l'enfance. J'accorde toujours de l'importance aux titres, parce

qu'ils contiennent les chemins de nos réflexions. Donc j'avais l'idée de l'enfance, mais je voulais que le titre soit le plus ouvert possible tout en étant court. M'est venu de ne mettre aucun article ni défini, ni indéfini. Du coup « Enfant », c'est abstrait et ouvert. Ce n'est pas « cet enfant-là » ni « les enfants ». Je ne voulais pas connecter le mot enfant à un autre mot. L'enfance est une question pour moi. Le rapport à l'enfance comme le rapport à la transmission est complexe. Je me suis toujours demandé comment, des générations après, on digère les rêves, les cauchemars, les traumatismes des générations antérieures.

3/ Vous dites dans une de vos interviews (celle accordée à Gilles Almavi) que « le regard social prime sur l'enfant lui-même ».

Le statut de l'enfant a beaucoup changé : il y a trente ans, l'enfant renvoyait à des chansons, des jeux ; c'est toujours le cas aujourd'hui, mais il est aussi associé à la peur, à la menace. Il peut être victime, par exemple avec ce qu'il en est de la pédophilie, et en même temps, il est dangereux et il fait peur. Il est mal éduqué, quand il n'a pas de papier, on le chasse. Penser à l'enfant est devenu une source d'angoisse. La façon dont on regarde un enfant,—dont on le touche est une chose devenue problématique actuellement. Nous sommes dans une société hantée par la pédophilie. Jean-Claude Gallotta, dans l'une de ses pièces, *Les Survivants* en 1983 à Avignon, avait fait traverser le plateau à des enfants âgés de deux à quatre ans, en chaussures et nus. On n'autoriserait plus cela, on crierait au scandale ! On ne trouve pas cette image sur Internet et dans un de ses livres, elle est en tout petit. On se demande maintenant si on a le droit de toucher un enfant. Le toucher devient suspect. On agite le spectre de la pédophilie qui certes existe, qu'il faut combattre, mais on l'agite pour mieux organiser par ailleurs la surveillance de l'enfant. Ce spectre est là pour masquer d'autres menaces. La question de l'enfant se politise de plus en plus : je pense à RESF (réseau éducation sans frontière) mais aussi à la police qui intervient dans les collèges, les lycées, à la suppression des allocations familiales pour absentéisme, également à l'utilisation de l'enfant dans notre monde de grande consommation. Dans un documentaire de Claire Simon sur la cour en maternelle, intitulé *Récréations*, ce qui saute aux yeux ce n'est pas l'innocence, mais la prison, le chômage, la guerre : la cour est un endroit de porosité. L'enfant; c'est politique aujourd'hui. Il y a une responsabilité des artistes à être à l'écoute.

4/Que vous ont appris ces enfants ? Et qu'ont-ils fait, eux, de cette expérience ?

On a une responsabilité dans cette expérience. Le directeur du Théâtre de la Ville à Paris m'a dit qu'en faisant ce projet j'allais marquer la vie de ces enfants. Certains n'étaient plus les mêmes après, d'autres ont abandonné le projet. Du coup le spectacle est aussi pour eux, pas seulement pour les spectateurs. C'est une danse pour eux aussi. Il faudrait leur demander ce qu'ils ont fait de cette expérience.

5/ Sur scène, il y a aussi des machines…

Ce n'est pas la première fois que j'utilise des machines. La machine vient prendre en charge l'inertie, il s'agit de déplacer cette inertie, de travailler sur le poids, le déplacement. Et en même temps les machines chorégraphient les corps. On s'abandonne à la machine. Il ne s'agit pas d'une confrontation à la machine, mais d'un lien avec elle. La machine est un prolongement du corps, comme une extension corporelle – alors qu'on l'entend souvent du côté de la machine politique qui vous manipule. Pour le chorégraphe et interprète Raimund Hoghe longtemps dramaturge de Pina Bausch, les machines sont des cauchemars, car ce sont elles qui ont essayé de rééduquer les malformations de son corps. Pour d'autres c'est un rêve de danseur ! Dans la pièce, on ne sait pas qui dirige ces machines, mais il y a quelqu'un qui appuie sur le bouton pour les actionner. La machine est utilisée uniquement avec des adultes, il n'y a pas de manipulation des enfants par la machine.

6/ Les enfants sont manipulés par les adultes : cela vous a valu certaines critiques vives.

La manipulation n'est pas à prendre au sens négatif du terme. Dans *Enfant*, les sensations de l'enfance sont là ; mon idée était que les adultes prendraient des enfants endormis en charge, des enfants qui nous accordent leur confiance. Les enfants sont des sortes de passeurs de la danse, c'est par eux que les spectateurs ressentent la danse. Les enfants vont transmettre aux spectateurs ce qu'ils ressentent lorsqu'ils sont portés. Ce que j'ai cherché c'est d'amener l'espace mental de l'enfance dans le corps endormi de l'enfant. En fait avec *Enfant,* j'ai transféré la chorégraphie des machines sur des corps d'enfants, et ce sont les adultes qui les font danser, virevolter, tourner en les portant, les déplaçant. Il y a un rapport complexe de qui dirige, qui veut, car si les enfants sont mis en mouvement, les adultes aussi et ça les change. La volonté du danseur (enfant ou

adulte) abdique au profit du plaisir d'être manipulé. On oublie que les enfants sont disponibles à des états d'intériorité sensorielle et sont prêts à prendre les chemins buissonniers des sens. Il y a en même temps quelque chose d'indiscipliné chez l'enfant.

7/ Vous êtes le directeur du Centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne que vous avez rebaptisé Musée de la danse. Vous vouliez un musée en mouvement, pas figé : qu'en est-il après trois ans et demi d'existence ?

L'idée du Musée de la danse a été initiée par Angèle Le Grand, une collaboratrice de longue date ; je n'y ai pas souscrit au départ, puis, on en a fait un projet que j'appelle brûlant. Au Festival d'Avignon, avec Vincent Baudriller et Hortense Archambault, on a tenté un musée ouvert en permanence, un musée vivant de la danse, un work in progress. Ce n'est pas le musée de Boris Charmatz mais un travail collectif avec des architectes, des plasticiens, des archivistes, des danseurs bien sûr. Au lieu de remplir ce lieu, on a rassemblé toutes ces personnes et on voit ensemble ce que Musée de la danse évoque pour chacune. Nous n'avons pas souhaité un espace temporisé par le spectacle, mais un espace de travail, de partage, de transmission. Il ne s'agit pas de faire une collection de l'art de la danse, plutôt d'un foisonnement d'expériences, dans lequel la danse présente une lecture du monde. Le musée renvoie souvent à une image statique, un peu morte – cela dépend des musées, mais c'est souvent le cas. En fait, je ne sais pas trop ce qu'est un vrai musée ! Ici, ça vit, ça bruisse, ça invente !

(Entretien du 28 février 2012)

***

▪ POLITIQUE ▪

Jean-François Copé, la passion

Par Anaëlle Lebovits-Quenehen

Depuis l'année 2003 qui a vu les politiques se préoccuper de la psychanalyse, et s'en préoccuper tant et si mal qu'un amendement a failli mettre en péril l'exercice même de la psychanalyse en France, on peut dire que les rapports des psychanalystes aux politiques ont changé. Les psychanalystes (pas tous, mais un certain nombre d'entre eux) considèrent depuis ce moment qu'il faut avoir la politique à l'œil puisqu'elle peut, elle, les avoir dans le collimateur.

Ce n'est pourtant pas de ce rapport-là que relève l'entretien entre Jacques-Alain Miller et Jean-François Copé que *Le Point* publie aujourd'hui. Première d'une série à venir, avec d'autres hommes politiques, cette conversation entre le président de l'UMP et le psychanalyste Jacques-Alain Miller nous fait apercevoir un Copé déjà en campagne pour 2017, et qui se laisse pourtant aller à quelques très menues confidences.

Qu'y apprend-on donc sur Copé ?

Entre autres choses que les signifiants-maîtres de cet homme politique décidé (à occuper la place de meneur de l'UMP, puis, dans l'idéal, celle de président de la république française) sont presque opposés à ceux des Français quand ils pensent à la politique. En effet, tandis qu'ils considèrent massivement que leur « état d'esprit actuel » se caractérise par « la méfiance, la morosité et la lassitude », Copé se dit, lui, animé de « sérénité », « confiance », « passion » et « vigilance ».

Toutefois, ce qui frappe d'emblée quand on se penche sur le choix de ces termes, c'est leur caractère antagoniste : comment en effet marier la sérénité et la passion quand l'une suppose la quiétude de l'âme et l'autre son bouillonnement ? Comment faire coexister la vigilance et la confiance quand l'une se fonde sur une certaine défiance, tandis que l'autre se soutient d'une croyance en la bonté de ceux qu'on rencontre ? Voilà quelques-uns des paradoxes qui animent l'homme Copé et le divisent.

La sérénité et la confiance

Car à lire de près l'entretien entre le psychanalyste et l'homme politique, il apparaît que la sérénité et la confiance caractérisent son état d'esprit d'autant plus fermement qu'il a rencontré l'adversité sous diverses formes. Très récemment par exemple en faisant un tour de France qui ne lui aura épargné ni la dureté ni les épreuves. Et avant cela, en se voyant contester sa victoire contre Fillon au sein même de son parti politique. Ces épreuves l'ont enhardi et voilà Copé le brave aujourd'hui plus serein qu'hier.

De même Copé est d'autant plus confiant qu'il sait les Français défiants dès lors qu'ils se pensent partie prenante de la nation. Sa confiance est *boostée* par la baisse de moral dont les français pâtissent aujourd'hui. Elle est *boostée* parce qu'il voudrait leur donner d'autant plus de confiance qu'ils en manquent cruellement. C'est donc là encore par réaction au phénomène rencontré (en lui ou en l'Autre) que Copé caractérise son état d'âme.

Pourtant, la sérénité et la confiance ne spécifient pas, comme telles, Jean-François Copé. Les hommes politiques français se disent en effet volontiers « confiants » et « sereins ». C'est que le peuple a beau se sentir déprimé, il abhorre les Cassandre et se laisse volontiers tenter par ce qu'une ex-candidate à la présidence de la république nommait le « désir d'avenir ». Si la sérénité et la confiance habitent Copé et font de lui un candidat sérieux à la présidence de la république française (dans la mesure où ce sont là, en France, des qualités requises à qui prétend occuper cette fonction), ces qualités justement, il les partage avec d'autres.

Passion et vigilance

Restent la passion et la vigilance. La passion, Copé n'en manque pas. Il n'est qu'à voir la façon dont il a fait face à la tourmente dans laquelle il s'est retrouvé il y a peu, défendant sa victoire pour la présidence de l'UMP bec et ongle, et avec une conviction qui force le respect. Il en est animé, mais il ne peut en dire que peu de choses : « On ne fait rien de grand sans passion ». Jacques-Alain Miller a beau lui faire remarquer que « c'est un peu court », il n'obtient rien de plus, ou si peu. Copé vit-il donc plus la passion qu'il ne saurait en parler ? Peut-être bien. Et pourtant, pour illustrer la valeur qu'a pour lui cet autre signifiant-maître qu'est la « vigilance », Copé raconte une petite histoire qui l'a marquée, une petite histoire arrachée à la grande histoire, une petite histoire qui est une leçon prise sur les bancs de l'école et qu'il n'a pas oubliée. S'il la conte pour donner

corps à ce qu'il entend par « vigilance », elle nous renseigne en même temps sur la valeur qu'il donne au terme de « passion ».

Sa vigilance, il la tient de sa mère qui valorisait cette vertu et prétendait que quiconque prétend « aller de l'avant » doit en être pourvu. Voici le texte de l'histoire qui rend raison à sa mère : « […] j'ai gardé en mémoire les cris de Philippe le Hardi à son père Jean II. Le père était monté héroïquement au combat pour repousser les Anglais à la bataille de Poitiers, au XIVe siècle, et le fils lui lança : « Père, gardez-vous à droite ! Père, gardez-vous à gauche ! » Le roi de France finit par se faire capturer par le Prince noir, mais son courage est resté dans les mémoires… tout comme les conseils de vigilance de son fils ! ».

Tel Philippe le Hardi, Copé est sur ses gardes (on le serait à moins), prêt à se défendre ou à défendre la France. Il repère l'ennemi où qu'il soit, et une petite voix intérieure lui crie de se garder lui aussi à gauche comme à droite. Mais que serait Philippe le Hardi sans la hardiesse de son partenaire de père ? Que serait-il sans Jean II qui suscite si bien ses mises en garde par la passion qui l'anime et l'aveugle ? La petite histoire livrée ici par Copé nous éclaire sur la passion comme ce qui appelle, chez lui, la vigilance en retour. Car Copé est aussi ce combattant bouillant et enthousiaste. Endroit et envers de la même pièce, Jean-François est à la fois Philippe le vigilent et Jean le passionné. Et peut-être se rêve-t-il en héros, boutant le manque de confiance des Français hors de France, et son propre manque de sérénité quand il est attaqué, hors de lui-même, comme jadis Jean et Philippe les Anglais ? Toutefois, et si la vigilance de l'un et le panache de l'autre restent dans les mémoires, la passion l'ayant emportée sur la vigilance, le commun héroïsme de Jean et Philippe tourne court et leur histoire finit mal. Qu'est-ce qui, de la passion ou de la vigilance, l'emportera chez Copé ? Et l'un peut-il seulement aller sans l'autre ?

Quoi qu'il en soit, c'est par sa vigilance et sa passion (telles qu'il les conçoit singulièrement) que Copé se distingue des autres hommes politiques. Ce sont donc là, à la fois son talon d'Achille et sa force qui s'y font jour, soit l'a-normalité qui l'humanise, juste ce qu'il faut pour lui donner un certain style.

***

Les deux corps de Jean-François Copé

Par Déborah Gutermann-Jacquet

Lire l'article sur la Règle du jeu

***

PROJECTION ET DEBAT

en présence du réalisateur

Iván Ruiz

président de l'Association de parents TEAdir

Avec lui participent au débat : Jacqueline Berger, Mireille Battut, Judith Miller, Agnès Thurnauer et autres invités

Paris

d'autres voix

Un autre regard sur l'autisme

Organisée par l'Association de parents « La main à l'oreille » et autres associations amies

V.O. sous-titrée en français

Cinema St André des Arts

12, Rue Git le Coeur, 75006 Paris

23 février 2013 à 10h

Entrée 10€

Réservations : lamainaloreille@gmail.com

✆ 06.87.50.17.59

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7* **L'OPINION ÉCLAIRÉE**

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

▪ rédaction

coordination anne poumellec annedg@wanadoo.fr

comité de lecture pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani

édition cecile favreau, luc garcia, bertrand lahutte

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant daniel roy, judith miller

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole graciela brodsky

-Lacan Quotidien au brésil angelina harari

-Lacan Quotidien en espagne miquel bassols

▪traductions chantal bonneau (espagnol) maria do carmo dias batista (lacan quotidien au brésil)

▪designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

▪technique mark francboizel & olivier ripoll

▪médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messager@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychanalysis

▫ responsables : dominque holvöet et florencia shanahan

▪EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) **ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",**
Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫ Paragraphe : Justifié ▫ Notes : ***manuelles*** **dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10** •

•*À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •